



Etude de l'album : Ici Londres

Vincent Cuvellier

Anne Herbauts

Objectif : Découvrir le rôle de la radio dans la résistance pendant la guerre.
S'intéresser à la poésie des mots et des phrases.
Ecrire des phrases poétiques sur le même modèle.
Illustrer les phrases.

Documents utiles : https://www.doctsf.com/dossiers/index.php?dos_numero=47

Déroulement :

Ecoute du CD : Il s'agit des extraits de Radio-Londres.

Remarques des élèves.

Proposer aux élèves la page : « Le père la Cerise est verni ». Avec les illustrations. Que veut dire cette phrase. Observer l'illustration. → **Annexe 1**

Expliquer que cette phrase (source docs tsf) signifiait qu'une opération de guérilla se préparait.

Feuilleter le livre pour découvrir d'autres phrases.

Pour les CM : Lecture du texte du début du livre : → **Annexe 2**

Ecouter de nouveaux les messages de Radio-Londres pour mieux comprendre ce que l'enfant a entendu.

Débat : A quoi pouvaient penser les gens qui écoutaient ces messages personnels ? Est-ce que la radio avait de l'importance pendant la guerre ? Etait-ce possible que personne ne décède ces messages ?

Proposition d'écriture : Si vous vouliez faire passer un message à vos parents quand nous serons à Londres, quelles phrases poétiques pourriez-vous utiliser ?

Ecrire les phrases et les illustrer. Proposer aux enfants de les enregistrer.



Le père La Cerise est verni.

Je me planquais sous un tas de bois, le vieux tas de chutes que mon père mettait toujours de côté pour chauffer, l'hiver. De là, je voyais rien mais j'entendais tout. Le bruit monotone de la scie, le robot qui radotait de vieilles rengaines aux planches usées, et les sifflements mécaniques de mon père ponctués de « merde ! » quand une écharde pénétrait dans un de ses doigts. Et puis, un jour, en fait un soir, une voix est sortie du tas de bois, au-dessus de ma tête. Une voix inconnue qui semblait avoir fait mille efforts pour traverser le ciel, la mer, et arriver jusqu'à moi. Tout ce bazar, juste pour dire :

« **Lisette va bien.** » Et au cas où j'en aurais douté, la voix a ajouté :

« Je répète trois fois. » Je connaissais pas de Lisette. De toute façon, je connaissais pas de filles. Dans mon village, y en avait que trois et elles étaient moches. Mais cette Lisette, je sais pas pourquoi, je l'imaginai jolie, blonde, en train de s'éponger le front après avoir grimpé une côte en vélo. J'étais content qu'au moins une personne en France, une Lisette, aille bien. Quelques jours plus tard, mon père a invité deux amis. Après avoir vérifié, sauf sous le tas de bois, s'ils étaient bien seuls, ils ont sorti de sa cachette le vieux poste de radio qui avait disparu depuis le début de la guerre. Ils ont arrêté de causer, et la même voix que l'autre jour a dit : « **Un ami viendra ce soir...**, je répète, **un ami viendra ce soir...** » J'y ai tellement cru que j'ai regardé la poignée de la porte, espérant de toutes mes forces qu'elle s'ouvre. Mais non. Personne. Pas d'ami. Pas encore.

Un autre soir, elle s'est mise à dérailler : « **La lune est pleine d'éléphants verts.** » Le lendemain, c'était encore pire : « **Le faucon a des taches de rousseur.** »

Plus la voix racontait n'importe quoi, plus mon père et ses copains rentraient tard la nuit, les bras chargés d'armes et de poudre d'étoiles.

« **Le faucon a des taches de rousseur.** » Ça m'a fait marrer, ça. Mon père m'a entendu, a soulevé le tas de bois et m'a attrapé par les oreilles, enfin surtout celle de droite, qu'était déjà décollée. Il m'a amené au milieu de ses amis, sourcils froncés, bérêts enfoncés. J'ai dû lever le bras droit et jurer que je dirai rien à personne. Que j'avais rien entendu. J'ai juré. J'ai rien dit à personne. Et j'ai pu continuer à écouter. Sans me cacher. Au milieu des amis de mon père. La voix disait que « **Les girafes ne portent pas de faux col** », que « **Tante Léonie est en short** » ou que « **Les fraises sont dans leur jus.** » Juste après, ils sortaient en pleine nuit crapahuter à travers la campagne endormie et menaçante.

À la fin, elle causait, elle causait, un vrai moulin à paroles. J'en avais plein les oreilles. Je faisais plus que ça, attendre le moment où mon père allait allumer l'appareil. Dans le poste, les sirènes des Allemands hurlaient de plus en plus fort. C'est qu'ils avaient la trouille. On leur avait pas appris à se battre contre des poèmes.

Le dernier soir, la voix m'a lu un truc que j'avais vaguement entendu à l'école. J'ai fermé les yeux et respiré un grand coup. Puis, je suis sorti avec les copains de mon père, et la tête pleine de « **Sanglots longs des violons de l'automne** », j'ai serré contre moi un vieux fusil anglais, en me disant, que, putain, ça y est, on allait être bientôt libres...